

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'atelier

Julien Gravelle



Number 136, Winter 2018

Eaux(-)fortes : métamorphoses de l'eau en Sagamie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89157ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Gravelle, J. (2018). L'atelier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (136), 28–30.

# L'atelier

Julien Gravelle

D'ABORD, c'est le bruit sourd des lourds disques de fonte qui s'entrechoquent. Comme le tintement de la cloche faisait saliver les chiens de Pavlov, il sent la bête en lui, qui se traînait jusqu'alors la queue basse et la truffe humide, se relever et faire claquer ses chaînes.

Toute cette agitation lui fait du bien, elle donne un peu de sens à ses journées d'ennui. C'est pourquoi, chaque soir, il descend au sous-sol. C'est un rituel. Pourtant, aujourd'hui, il a hésité à prendre les escaliers qui mènent à ce trou humide et sans fenêtre, parce qu'il se sentait vidé par les longues heures passées à ranger des rayons d'épicerie et à ouvrir des cartons. À cause aussi des odeurs de moisi qui lui donnent la nausée et parce qu'il tient là, dans un coin, un fatras d'outils et de feuilles de métal qu'il n'a plus remué depuis des années. Ça le déprime de voir ça. Chaque fois qu'il allume l'ampoule nue au milieu de la pièce, il doit faire un effort pour détourner la tête de ce témoignage de sa vie d'avant : ces petites boîtes en bois qui contiennent ses burins et pointes sèches, ses berceaux et brunissoirs, ses fioles d'acide, de poix ou de cire.

Il a tourné longtemps dans son salon, puis cherché dans les assiettes sales au fond de l'évier et les jouets d'enfants éparpillés sur le sol une bonne raison de ne pas y aller. Et puis finalement il est descendu dans son atelier. Son trou, sa tanière. Ç'a été comme un appel, le hurlement de la bête.

En arrivant en bas, il s'est échauffé un peu, puis il a accroché son chandail à un clou. Il a fait glisser les disques de fonte sur la barre crénelée, écouté le bruit du métal contre le métal, comme le roulement d'un orage lointain. Et le reste a suivi. L'excitation de l'animal dans sa poitrine, la chair qui appelle la fonte qu'elle veut mordre.

Il s'est allongé sous la barre. Il sent le linge un peu rêche qu'il a posé sur le banc lui gratter le dos. L'odeur âcre de

la sueur a imprégné le tissu. Il pose les mains sur l'haltère et sent tout d'abord le froid et la pellicule huileuse qui s'y est déposée au cours des longues séances d'effort. Il serre les doigts. Chaque phalange porte un peu de corne. La main manie l'outil qui informe la matière, et la matière, en retour, émousse l'outil qui fait la main calleuse.

Il gonfle ses poumons, doucement, et imprime un peu de force à la barre. Quand il expire, elle se soulève. Il gémit.

Un.

Comme le vent dans les voiles fait trembler les haubans et grincer le mât, il sent craquer ses vertèbres et trembler ses bras.

Redescendre lentement, le plus lentement possible, tout en inspirant pour faire gonfler la poitrine. Il faut que les fibres musculaires s'expriment et se contractent jusqu'à se fendre.

Il souffle à nouveau, la barre s'élève.

Deux.

C'est un travail de longue haleine, une discipline quotidienne. Calculer l'apport de glucides, de lipides et de protéines. Nourrir l'organisme, le laisser se couvrir de cette cire qui enveloppe les corps. La laisser librement prendre forme. C'est un subterfuge, évidemment. Le loup s'est roulé en boule, la gueule sous la queue, espérant que l'on s'inquiète et que l'on vienne voir. Et que quelqu'un entrouvre la porte de son enclos pour qu'il puisse enfin bondir et se battre.

Trois.

Le trois est un chiffre difficile à négocier. Parfait à sa manière, il invite à s'arrêter là. Il faut pousser encore. Pousser et mordre dans la cire. Y laisser sa trace ! Ce n'est pas une question de courage, c'est une question de cortisol. La barre est redescendue, elle touche presque sa poitrine à présent. Il ne doit pas la laisser reposer vraiment. Au contraire. Il faut la relever et geindre.

Quatre.

La beauté n'est pas fille de paresse, elle naît du travail acharné. C'est un accouchement dans la douleur. La petite 29

pièce déjà respire le corps au travail. Il sent la chaleur lui rougir les épaules, réaction chimique de la combustion anaérobique. Il y a un peu d'adjuvants aussi : des brûleurs de graisses pour sécher le corps et dessiner les formes.

Cinq.

C'est l'alchimie du développé-couché. Laisser déferler les eaux-fortes, les sentir s'engouffrer dans les sillons dessinés par l'effort.

Et six !

Dans un soupir, il laisse retomber la barre sur son étrier. Quelques gouttes de sueur perlent sur son front. Malgré la fraîcheur du sous-sol, il a déjà chaud. Il grimace un peu en se relevant. Le miroir est toujours là, devant lui. Il se redresse. S'observe. Détaille ce corps qui n'a plus la même forme qu'un peu plus tôt. Ses pectoraux ont gonflé sous l'effet de l'effort, tout comme ses deltoïdes. Ça lui fait du bien de se sentir puissant après cette journée passée à empiler les cartons de sacs de chips ou de boissons. Toutes sortes de victuailles qui ont disparu des rayons aussi vite qu'il les y avait rangées.

Alors qu'il tourne un peu le buste pour détailler son profil, il aperçoit dans le reflet du miroir les boîtes de bois dans lesquelles il a remis ses outils. Il se rappelle alors son atelier d'avant, l'exubérance des plaques de zinc ou de cuivre, le sol couvert de bassines, de feuilles noircies au fusain ou de reproductions de Dürer ou de Pissarro. Et surtout, il se souvient de l'excitation qu'il ressentait quand il se mettait au travail. Une joie qu'il a perdue aussi soudainement qu'elle était née.

Son atelier n'est plus celui d'un aquafortiste. C'est une grande pièce vide et froide, sans fenêtre, et avec pour seule lumière une ampoule nue qui éclaire un banc de musculation. Un sous-sol comme il en existe tant. Il n'y a que ce banc, cette barre et quelques disques de fonte pour lui donner une vocation. Ce sous-sol reste néanmoins l'atelier d'un artiste. Son œuvre désormais sera de chair.